

Montagnes glacées

La petite troupe chevauche lentement au fond de la passe, cherchant le sentier à peine esquissé entre les rochers. Hommes et montures semblent fourbus. La neige qui tombe éparses parsème les manteaux de flocons blancs. Assis sur son derrière à la limite du névé, un renard observe longuement la poussière de neige soulevée par les sabots de ces étranges créatures. Etonné par cette cavalcade, il tente de renifler les odeurs inconnues que le vent glacé monte jusqu'à lui. Finalement rassuré, il repart à la recherche d'un lapin qui fera son dîner. Pendant ce temps, les humains ont atteint la zone entièrement enneigée, et continuent leur progression vers le col, visible comme une cassure entre les pics qui le surplombent. Les chevaux renâclent, les naseaux fumants, tandis qu'ils enfoncent un peu plus à chaque enjambée dans la poudreuse brillante qui recouvre le sol.

Devant eux s'étend le névé, vierge de toute trace de passage. L'homme de tête guide pourtant sa monture d'une main sûre, comme s'il savait à l'avance son chemin. Il monte un superbe cheval blanc, dont le harnachement richement décoré est un peu usé. Solide, musclé, il semble calme, posé et sûr de lui. Chacun de ses gestes précis est empreint de douceur, mais aussi de fermeté. Bien que les vêtements qui couvrent son armure soient usagés et salis par la poussière de la route, il est visiblement

habillé richement. Le bouclier attaché par-dessus la large épée sur le cheval de bât porte le même blason que celui de sa tunique. A le voir si droit, il est facile de comprendre qu'il est habitué à commander, de deviner en lui un Prince ou un riche Seigneur. Mais son bouclier, comme son casque, porte la trace de nombreux coups, laissant imaginer tous les combats menés par leur propriétaire.

- Anton, vas-tu nous mener encore loin dans ces montagnes glacées ? J'en ai assez ! Il nous faut trouver une auberge, j'ai les pieds glacés, des ampoules plein les mains et j'ai faim ! Nous n'avons mangé que de la viande séchée depuis au moins une semaine. J'ai envie d'un steak bien grillé, mangé au coin d'une cheminée ronflante, avec de la musique et du vin.

L'homme qui parle ainsi semble peiner à faire avancer sa monture. Il la pousse, la harcèle de coups de talons. Visiblement exténué par ce traitement, l'animal souffle en secouant la tête à chaque fois que son cavalier le frappe. Pourtant, c'est une belle bête, souple et racée, au pelage fauve. La selle finement décorée d'or et de pierres brille de mille feux, rivalisant de clarté avec les blocs de glace qui environnent les voyageurs. Les vêtements du cavalier sont pareils, propres, brillants et clinquants. Ses armes, comme son armure, semblent plus faites pour parader dans une cour royale que pour chevaucher ainsi loin de tout, mais leur usure laisse penser qu'elles ont malgré tout déjà souvent servi, et qu'elles sont efficaces au combat. Il tient en bride un cheval au chargement volumineux, posé en équilibre précaire, qui suit sans broncher l'allure chaotique imposée par son maître.

- Une semaine ! Mon pauvre Mikaël, nous avons quitté le village hier matin ! Alors cesses de geindre ! Quant à Anton, laisse-le, il fait de son mieux. Si nous ne passons pas ce col avant midi, nous allons encore coucher dehors la nuit prochaine, et tu vas ronchonner toute la soirée. Tu auras froid, ta couverture sera humide et tes habits seront froissés au lever. Et puis, il faut trouver un abri, Kekalaïn n'en peut plus. Alors maintenant, tais-toi, et écoutes le merveilleux silence des montagnes !

Le troisième cavalier est grand, fort, large d'épaules. Habillé sobrement, il monte un lourd cheval de guerre qui suit sans effort la piste tracée par Anton et Mikaël. Les armes attachées sur son second cheval et le bouclier aux armoiries effacées montrent qu'il s'agit d'un soldat de métier, d'un mercenaire ou d'un ancien garde, en tout cas d'un aventurier, d'un guerrier. Il agit sans précipitation, sans toutefois qu'un seul instant ses yeux ne cessent d'observer les environs, comme s'il était constamment aux aguets. Quelques instants, son regard suit dans la neige la course zigzagante d'un lapin affolé suivi de près par un jeune renard. Il sourit un instant, du triste sourire de celui qui sait reconnaître l'imminence de la mort, avant de détourner les yeux. Se retournant sur sa selle, il observe, inquiet, le dernier d'entre eux, qui ferme la marche en avançant péniblement comme s'il devait gagner chaque mètre de terrain.

- Ne t'inquiètes pas pour lui, Leandro, il va mieux qu'il n'en a l'air. Il fait semblant d'avoir froid pour que nous fassions une pause. C'est une petite nature !

- Cela te va bien, Mikaël, de traiter ainsi les autres de douillets !

Monté de travers sur un cheval osseux, Kekalaïn est affalé sur sa selle comme un sac abandonné. Grelottant de froid malgré la couverture épaisse qu'il porte sur les épaules, il serre les dents, en s'efforçant de suivre le train trop rapide mené par les autres montures. Il est maigre, habillé de vieux vêtements disparates et usés, et semble sur le point de tomber de fatigue au bas de son destrier. Derrière la misère apparente de son accoutrement, il est quand même visible qu'il dissimule un armement et des capacités de combat qui peuvent le rendre redoutable. Mais aujourd'hui, il fait plutôt pitié, ainsi transi sur ce malheureux cheval, trop fatigué pour relever les piques de son camarade. Son cheval de bât, à peine chargé, suit sans effort le sentier de neige tassée.

Lorsqu'ils arrivent tous au col, le soleil perce enfin les nuages, apportant un peu de chaleur avec ses rayons. Leandro observe une dernière fois la vallée qu'ils quittent. Encore un endroit qu'ils

n'auront fait que traverser. Un de plus, mais il y a longtemps qu'il ne les compte plus. Au loin, le village est à peine visible dans la brume qui monte du sol. Plus près, leur piste laisse une balafre dans la neige. Vers le milieu de la pente enneigée se dessine une petite tache rouge, visible seulement pour les yeux exercés du combattant. Au-dessus tourne déjà un oiseau charognard qui descend lentement. Un renard s'en éloigne sans se presser, s'arrêtant parfois pour se lécher le museau. Celui-ci n'a plus faim. « Bravo pour ta chasse » le félicite en silence le guerrier avant de tourner bride et d'explorer du regard le nouveau paysage qu'ils vont devoir traverser.

Ils se tiennent sur le dernier pli de la chaîne montagneuse. Devant eux se déploie une vaste plaine dénudée dont il ne peut estimer les limites, masquées par de lourds nuages bas. Dès le premier abord, elle déplaît à Leandro. La terre semble sombre, terne. « On dirait un cadavre » pense-t-il en lui-même. Comme une balafre livide, une rivière aux eaux troubles serpente depuis les montagnes jusqu'à la ville que l'on aperçoit au loin, au milieu du désert cendré. Baissant les yeux, il observe un filet de fumée qui monte d'une habitation. Il semble provenir d'une petite auberge fortifiée située au-dessous de lui, au bord de la dernière cascade de la rivière. Trois heures de cheval, quatre au plus. Kekalaïn dormira au chaud cette nuit. Il se secoue et commence la dangereuse descente sur le sol verglacé aux congères traîtresses. Les autres sont déjà partis devant, guidés par un Mikaël pressé d'arriver auprès du foyer de l'auberge, et qui n'arrête pas de parler.

Un peu plus tard, Leandro rejoint Anton arrêté à un détour du sentier. Les nuages s'étant un peu levés, la ville dans la plaine est mieux éclairée, et la lumière permet de deviner l'architecture générale de ses plus grands édifices. Au centre se dresse un palais somptueux, dont les tours s'élancent à l'assaut du ciel, entouré de parcs. En son centre semble se dessiner un jardin intérieur. Avec la distance, il est difficile de juger, mais l'aspect en est terne, gris.

- On dirait bien que toute cette ville ait brûlé ou qu'un volcan ait vomi ses cendres dessus ! Alors, Anton, touchons-nous enfin au but de ta quête ?

- Oui, tout ceci ressemble à ma vision, tout y est, la ville, le palais, le jardin. Mais pourquoi cette tristesse, cette noirceur ? Rien ne semble être abîmé ni détruit par le feu, mais une sorte d'ombre recouvre les lieux comme un linceul. Je ne comprends pas. Le palais que j'ai vu était clair, joyeux, animé. Il a dû se passer un terrible drame ! » Il se redresse sur sa selle, et regarde Leandro en face. « Ami, viens, nous devons tirer ceci au clair ! Ensuite, peut-être pourrons-nous enfin mettre pied à terre et nous reposer. »

Ils rejoignent un peu plus bas leurs amis, alors que la pente se fait plus douce, permettant aux chevaux de progresser plus facilement. Rapidement, ils quittent la zone enneigée pour passer sous une forêt de pins au travers de laquelle serpente le sentier qu'ils suivent. Le temps se fait plus clément, le vent coupé par les arbres ne les glace plus. Ils accélèrent l'allure de leurs montures, tous pressés d'atteindre l'étape.

Anton est morose. Il n'a pas desserré les dents depuis qu'il a vu la ville assombrie. C'est pour lui impossible que ce palais soit ainsi comme mort. Il doit encore exister de la joie, de la vie dans les murs noircis. Elle doit l'attendre, elle l'attend sûrement ! Dans sa mémoire revient ce rêve qu'il a fait une nuit, cette vision qui l'a poussé sur les chemins près d'un an plus tôt, lui le Prince héritier du trône d'Aerlandie.

Le carrosse descend une large avenue pavoisée aux couleurs éclatantes de l'Aerlandie. Autour d'eux, une compagnie de cavaliers aux armes brillantes forment une haie d'honneur. La procession avance, encadrée d'une foule en délire qui scande son nom en lui lançant des pétales de fleurs. Souriant, il fait signe de la main, renvoyant leur salut aux centaines de spectateurs.

Les cavaliers s'arrêtent, formant un couloir qui mène le Prince jusque devant l'entrée superbe d'un immense palais. Un énorme escalier, flanqué de statues de lions et de licornes se dresse

devant lui. Une haie de serviteurs et un tapis rouge relie le véhicule aux portes argentées dominant les marches.

Il avance maintenant à pas comptés dans un couloir, baignant au sein d'une lumière dorée. Tout est magnifique autour de lui, du parquet ciré comme un miroir au plafond décoré de scènes de chasse. Partout sont accrochées des guirlandes, les fleurs disposées à chaque coin du palais diffusent de douces odeurs.

A ses cotés se tient son père, en grand uniforme d'apparat. Le dos droit, la tête haute, le Roi semble avancer comme si le monde lui appartenait, suivant un chambellan en grande tenue. Ils cheminent ainsi, de concert, sous les rires et les bravos des gens qui, massés sur les cotés, les regardent passer.

Ils débouchent soudainement dans un jardin somptueux, taillé et enrubanné, qu'ils traversent à pas lents. Le gravier impeccablement ratissé crisse doucement sous leurs bottes. Autour d'eux, un palais de rêve déploie son architecture magnifique. Ses tours élancées environnées de nuées de colombes montent jusqu'au ciel, laissant flotter lentement au vent les oriflammes qui les surplombent. A l'horizon, entre les bâtiments, se profile une chaîne de montagnes aux sommets enneigés.

La procession approche d'une haute porte qui semble être leur destination. Elle paraît donner sur une salle pleines de colonnades, qui ressemble à la salle du trône d'Aermandie. Une foule de personnages habillés de leurs plus beaux atours semble les attendre, massés sous le porche.

Alors, il la voit pour la première fois. Elle arrive d'un autre coin du jardin, suivie d'une profusion de pages. Fraîche et attendrissante dans sa robe blanche, elle paraît flotter doucement plutôt que marcher. L'homme qui lui tient la main, assez âgé, avance avec un port royal, dans un uniforme aussi magnifique que celui de son père. Les deux cortèges se rapprochent, et se rejoignent sous l'arche d'entrée de la grande salle. Elle lui sourit, comme une femme salue l'homme qu'elle aime, les yeux brillants

de plaisir. Il sent son cœur fondre, son amour pour elle explose et lui noue le ventre.

Elle lui tend la main, qu'il saisit doucement. Le contact les électrise tous les deux, ils ne peuvent plus se quitter des yeux. Précédés des deux monarques, ils marchent de concert jusqu'au pied des deux trônes placés au milieu de la salle. Les deux souverains prennent place sur les sièges en or pur. La foule, murmurante et amicale, les entoure comme un écrin. En adoration, il se tourne vers celle qui l'accompagne. Elle le regarde un instant, puis lui sourit encore avant de lui susurrer « Je t'aime »

Il se secoue, encore sous le charme du souvenir. Elle ! Celle qu'il aime, pour qui il meurt d'amour, et dont il ne connaît même pas le nom ! A chaque fois, le rêve s'arrête au même moment, sur ce serment d'amour. Depuis un an, il s'est lancé dans une recherche éperdue, parcourant le monde pour trouver le palais de son rêve. Il ne vit plus, attendant le moment béni où il serrera sa belle dans ses bras, où il entendra pour de bon ses jolies lèvres lui avouer son amour.

C'est au cours de ses recherches qu'il a rencontré ceux qui sont devenus aujourd'hui ses camarades d'aventure. D'abord, le colosse, rencontré près des Grandes Chutes. Assailli par des brigands, il était près de succomber sous leur nombre, lorsque Leandro avait surgit au détour du chemin. A eux deux, combattant dos à dos, ils avaient repoussé la horde et avaient mis en fuite leurs agresseurs. Voyant les derniers fuyards courir, le soldat avait éclaté d'un énorme rire. Anton avait alors invité le géant à se restaurer avec lui dans l'auberge la plus proche. Ils ont tout de suite compris que leur amitié serait profonde et durable. Depuis lors, ils ont continué à parcourir les routes ensemble, partageant les batailles comme les festins.

C'est au cours d'un revers de fortune qu'il était tombé sur le petit voleur. Oui, vraiment tombé dessus ! Capturé dans une ville minable par des soldats brigands, il avait été jeté dans un cachot en attendant une rançon. Projeté dans le noir de la cellule, il avait

trébuché sur quelque chose, tombant de tout son long sur un corps étendu par terre. C'était Kekalaïn, emprisonné pour vol. Dès la tombée de la nuit, ils avaient réussi à quitter leur cellule et à s'évader. Au cours de l'évasion, ils avaient retrouvé Leandro qui, apprenant l'arrestation de son ami, venait le délivrer. Après avoir assommé quelques gardes, ils avaient fui la région pour ne plus y revenir.

Mikaël était arrivé un peu plus tard. Il avait sauvé les amis d'une horrible mort, mangés par des trolls gris. Avec l'aide de sa magie, il avait endormi tous les monstres, permettant aux prisonniers de se libérer. Anton ne sait pas vraiment pourquoi tous le suivent. Il ne leur a apporté jusqu'à présent que des ennuis, à dormir dehors pendant des nuits glacées, à ne manger que de la viande séchée, sans lit ni confort.

Maintenant qu'il a aperçu la ville, il sait que le lieu de son rêve existe pour de vrai. Même vu de loin, il sait qu'il s'agit du bon endroit, que son chemin se terminera bientôt, dans les murs de cette cité inconnue. Si tout est vrai, la femme elle aussi doit être réelle, et certainement proche, l'attendant dans son palais. Il est impatient d'arriver là-bas, de marcher dans les rues, de rejouer sa vision et de connaître enfin la vérité sur l'étrange lien, cet amour incompréhensible qui le lie à cette femme.

Pourtant le désespoir l'envahit devant la terrible image de désolation que lui apporte la triste réalité qu'il a aperçue. Un fléau s'est abattu sur la région, dévastant toute vie, et son rêve en même temps. Un coin de son esprit, plus raisonnable, lui souffle d'abandonner, de faire demi-tour avant qu'une horrible vérité ne lui soit révélée. Si tout est mort, comment pourrait-elle avoir survécu ? Elle semblait si frêle, si fragile, et il n'a pas su, pas pu la protéger.

Les compagnons, habitués de ses phases d'absence, se sont un peu écartés, le laissant seul avec celle qu'ils appellent son « fantôme » Même Mikaël s'est tu, respectant pour une fois le mutisme de leur chef. Sans parler, chacun plongé dans ses

pensées, ils continuent la descente, jusqu'à atteindre la lisière de la forêt de conifères. L'auberge n'est plus qu'à une portée d'arc.

